

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 18

Artikel: Grand-Théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211273>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR NOTRE VIEUX PATOIS !

Il y a bien des années déjà qu'ont été publiées, dans la *Gazette*, les lignes suivantes, que nous remet sous les yeux un de nos abonnés. Elles attestent un état de choses que le temps a encore confirmé. Si nous les rappelons, c'est que leur auteur est un vrai bon Vaudois, qui aime son pays comme celui-ci veut et doit être aimé, et qui, de plus, l'honore par sa plume. Et c'est aussi un fidèle ami du *Conteur*, qui lui garde un souvenir reconnaissant.

« Le patois se meurt », disait M. Samuel Cornut — car c'est de lui qu'il s'agit. C'est un fait, malheureusement indéniable. Il se meurt effrayé par des idées, des façons, un esprit nouveaux, auxquels il ne rime guère. Il se meurt un peu par notre faute, aussi, car nos campagnes sont beaucoup moins atteintes que les villes par ces modernités. On y a conservé, presque partout, des habitudes très patriarcales, en somme, et, n'était le dimanche, où les jeunesse arborent à tort des toilettes dites « à la mode » et qui ne leur sont point, on dirait que rien, dans nos villages et hameaux, n'a changé depuis cinquante ans. Pourquoi donc le patois n'est-il pas resté, lui aussi ? Il serait, certes, le plus sincère et le plus exact interprète de nos paysans. Il vaut mieux, cent fois, que le « vaudois », langage hybride qui ne reflète guère que les défauts de notre caractère : l'indécision et surtout l'imprécision.

On a chassé le patois de l'école. Soit ! Ce n'était pas sa place, du reste. Le patois ne se peut ni ne se doit enseigner. C'est l'organe du logis, des travaux et des jeux champêtres. On l'apprend enfant, avec les siens, sans s'en apercevoir, en apprenant à parler. On s'initie au français, au « bon » français, plus tard, à l'école. L'enfant qui ne parle que le patois, idiome rustique, original et savoureux, apprendra bien plus facilement et bien mieux le français que celui qui ne connaissait, avant son entrée à l'école, que le « vaudois ». Le « vaudois » sera toujours en conflit avec le français, alors qu'au contraire ce dernier n'aurait rien à perdre au contact avec le vrai, le bon vieux patois de nos grands-pères.

Si la connaissance d'un français correct est aujourd'hui indispensable chez nous, pour toutes sortes de bonnes raisons, la résurrection du patois n'en serait pas moins désirable dans l'intimité du foyer et des relations locales. Un paysan qui ne parle pas patois n'est pas un vrai paysan ; il lui manque quelque chose. Le patois est fils du sillon. Et qui mieux que lui connaît les replis secrets de l'âme paysanne et sait mieux aussi en exprimer la malicieuse bonhomie ?

Ah ! tandis qu'il en est temps encore, si les vieux, toujours plus rares, qui parlent encore le patois voulaient bien faire souche de patoisans, quelle bonne œuvre, pourtant, ils accompliraient !

Oh ! mais définissons-nous des philologues !

Là-dessus, la parole à M. Samuel Cornut, voulez-vous.

Je ne sais plus quel sage... M. Joseph Prudhomme peut-être, a dit que nous mourons tous les jours dans ce que nous aimons. M. Prudhomme a raison, cruellement raison. Chaque année, quand je retourne dans mon hameau, mon œil cherche de vieux visages qui se sont penchés sur mon berceau : ils se sont évanouis ; les vieilles maisons où j'ai demeuré, joué, aimé peut-être, disparaissent ou vont disparaître. Partout dans ma vie se creusent des trous noirs et profonds comme des tombeaux.

Il me restait le *Message*, le bon vieux *Messageur* boiteux des familles, dont les images furent la première perspective qui, dans mon enfance, s'ouvrit sur le vaste monde. C'est là que j'ai fait la connaissance des Majestés de la terre ; c'est là que j'ai pris mes premières leçons d'histoire. Mais, entre mille belles choses, celles que j'aimais le plus, c'étaient les savoureuses pages de patois. Mon père me les lisait ; quand je les relis, j'entends encore la voix de mon père.

Mais elles vont me manquer : le patois se fait rare dans le *Messageur* ; il est réduit à quelques petits entrefilets. Plus de belles histoires : des anecdotes, et des anecdotes émaillées de bons mots en français ! Non, ce maigre résidu n'a plus la forte saveur des choses d'autan ; il se fait neu-

tre, insipide, anonyme. Où sont nos poètes et conteurs d'autrefois ? Les Louis Favrat, les C. C. D., initiales transparentes d'un nom qui nous reste cher, tous les vieux de la vieille ont disparu. Qui les remplacera ? Leur place reste vide. Comme le sable du Sahara, le français, et quel français ! de sa monotone immensité grise, noie peu à peu toutes les saillies de notre esprit national. Au lieu des fables où le bon Favrat modifiait le bon La Fontaine, qui avait modifié le bon Esope, et nous donnait entre autres un renard vaudois qui vaut bien le renard gaulois, nous avons de sages petits romans pour pensionnats, qui ne choquent personne, parce qu'ils endorment tout le monde.

Et qui nous donnera le pendant de la *Sorcellerie* de papa Dénéreaz, ou des *Cancoires* de Louis Croisier, ou de tant d'autres vieux récits d'une langue à la fois copieuse et fine, d'un esprit naïf et matois, hauts en couleur, francs comme l'or d'un bon verre d'Yvorne, et qui étaient à nous, bien à nous, à nous seuls ?

Le patois se meurt, le patois est mort. J'ai assisté à son agonie ; j'en ai mesuré les effets foudroyants. Dans mon enfance, le patois résonnait autour de moi et me caressait l'oreille comme une autre langue maternelle, non seulement dans mes séjours de montagne, mais à la plaine, à Aigle même, où il alternait avec le français dans la bouche des vieilles gens ! Aujourd'hui, il faut battre toutes nos Alpes vaudoises pour en entendre encore quelques bribes, dans quelque hameau reculé, dans un dernier repli de pâturage. J'ai couru tous les Ormonts l'année dernière ; mes oreilles y furent froissées par beaucoup d'allemand, beaucoup de faux romand et beaucoup de français de pacotille, sans parler de l'anglais des touristes ; mais de patois, nulle part. J'ai vu des montagnards intéressants, qui parlaient bien, trop bien, comme des livres, et qui m'auraient donné des leçons de grammaire, mais qui rougissent de leur patois comme de leurs fées et de leurs servants ; ils le cachent comme une tare, ils se hâtent de l'oublier comme un villageois égaré dans les villes jette loin de lui son tricet de laine, son bâton de noisetier et sa paire de sabots.

Dans les villes, soit ; mais vous êtes chez vous, que diable ! mes bons amis de Veyge, Leysin, Sépey et autres lieux. Votre patois a été taillé tout exprès pour vous, à même le drap, en pleine vie, en pleine nature ; vos pères l'ont fait à leur image et à la vôtre ; il est commode, ample, franc, rude et souple à la fois. Il a l'air naïf, quand il est plein de finesses cachées ; on le croit pauvre : il l'est comme la fée qui serre ses diamants dans des coquilles de noisettes. Il est fruste et rugueux comme vos rochers ; mais il est limpide comme l'eau de vos sources. Pour peindre les charmes ingénus de vos gracieuses, il a des mots que le français pourrait lui envier ; pour évoquer les grondements du tonnerre *ronnant* derrière le bois, il a des effets qui font songer aux énergiques beautés d'un Dante... Mais voilà, quand on laisse capter ses sources par des ingénieurs et ses lacs par des hôteliers, il est naturel qu'on blanchisse son patois le long des murs de l'École normale et qu'on se mette à genoux devant l'imparfait du subjonctif.

Je m'échauffe, j'ai tort ; devant l'inévitable, il faut se taire ; j'y perdrais mon patois ! Qu'il meure, comme sont mortes les fées d'Al, qu'il meure avec notre jeunesse et nos illusions !

Certes, nous avons encore des patoisants ; mais autrefois ce mot désignait de savoureux conteurs qui, au coin de l'âtre, dans un chalet, ou dans un coin de page d'almanach, nous faisaient frissonner et nous faisaient rire tour à tour ; aujourd'hui, patoisant veut dire grammairien. Oh ! oui, le patois est bien mort, puisqu'on le dépèce : *ôtions-nous, car il sent*. Cette momie philologique ne me dit rien qui vaille.

Curieux siècle que le nôtre : il démolit tous

les vieux monuments, quitte à les réédifier en carton-pâte ; il jette aux chiffons tous les vieux costumes qu'il est mal séant de porter, sauf dans quelque exposition universelle ; il donne le coup de mort aux bons vieux dialectes locaux, mais, pour nous consoler, il en fait des grammaires !

Samuel CORNUT.

Ça n'attend pas ! — Il pleut des obus. Un cuisinier apporte le déjeuner du commandant, à l'abri dans son poste.

— Etes-vous fou, lui crie ce dernier, de vous promener en ce moment ? Vous ne pouvez pas attendre que la rafale fût passée ?

Alors le cuisinier, tout simplement :

— Mais, mon commandant, c'est du rognon ; ça ne peut pas attendre !

— Abondance de portraits d'actualité dans le dernier numéro de la *Patrie suisse* : un cliché pris spécialement pour elle du peintre Hodler en séance de pose avec le général Wille, M. Paul Dinichert, notre nouveau ministre à Buenos-Aires, le peintre Simonet, le conseiller d'Etat Koenitzer. A côté de photographies militaires intéressantes, notons les projets pour le pont Butin, à Genève.

La dot. — Epanchements de famille chez M. Durapiat.

— Dis, papa !... Qu'est-ce que tu me donneras quand je me marierai ?

— Mon consentement, fillette !...

« Piclette ». — Mercredi, nous avons eu, au Kursaal, une première. C'est à la *Muse*, une de nos meilleures sociétés d'amateurs, que nous la devons. Pardon, soyons justes : nous la devons tout d'abord à l'auteur de la pièce nouvelle, à M. Marius Chamot.

« *Piclette* » est le titre de cette pièce ; elle a trois actes, qui s'intitulent : « *Ça va !* » ; « *Ça déval !* », « *Ça reva !* ». Il n'y faut pas chercher une intrigue compliquée, des situations poignantes, une psychologie profonde. Ce n'est pas là, du reste, le propre de la « vaudoiserie », ce genre que traitent avec hauteur les « purs », et auquel, pourtant, le public, le « gros public », sur lequel on peut le mieux encore fonder quelque espoir de fidélité, semble prendre plaisir. Le sentiment l'emporte chez lui sur l'intellect. Au spectacle, il aime pleurer ou rire. S'il peut avoir les deux dans le même spectacle, il est au comble du bonheur. Faut-il l'en blâmer ? Faut-il l'en plaindre ? Ni l'un, ni l'autre ; chacun son goût.

A *Piclette*, on s'amuse franchement. Les situations drôles, les bons mots ne manquent pas. C'est un spectacle au sortir duquel on se dit : « Après tout, on a beaucoup ri ; ça fait du bien ! ». Je vous crois ; surtout en ce temps-ci, vu que l'on n'a guère le cœur à rire.

On a reproché souvent aux « vaudoiseries » d'accorder une place trop grande à la bouteille ou au « guyon » et de laisser croire ainsi, à tort, que toute la vie vaudoise se passe autour du tonneau ou de la picholette. *Piclette* n'est pas tout à fait exempt de ce reproche.

L'interprétation est excellente de tout point. On ne s'en étonnera point quand on saura que les rôles principaux sont tenus par MM. Louis Desoche, Jules Mandrin et Marius Chamot. Il est juste de citer aussi M. Hope, M^{lles} B. et J. Nicolas et M^{lle} Mazzia.

La *Muse* nous redonnera demain, dimanche, une seconde de *Piclette*. Il y aura foule, comme à la première.

Grand-Théâtre. — Spectacles de la semaine : Dimanche 2 mai : *Mignon*, opérette comique en 4 actes, musique d'Ambroise Thomas.

Mardi 4 et jeudi 6 : Deux représentations de *La Fille du Tambour-Major*, opérette en 3 actes et 4 tableaux, musique de Jacques Offenbach.

Vendredi 7, samedi 8, dimanche 9, lundi 10 et mardi 11 mai, cinq représentations de *Quaker Girl* (« la petite Quaker »), opérette nouvelle en 3 actes de James T. Tanner, adaptation française de Paul Ferrier et Charles Quinel.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.

Julien MONNET, éditeur responsable.